

LONDRES Grace, élève de 2nde 11 Bachibac, lauréate du prix des lycéens du concours Machado.



Notre élève de 2nde 11 Bachibac, Londres Grace a remporté le prix d'écriture des lycéens du concours Machado.

Chaque année, la Fondation Antonio Machado de Collioure, chargée de perpétuer la mémoire du célèbre poète, organise un concours international d'écriture auquel participent de nombreux établissements de la région, de France, d'Andorre et d'Espagne. Le principe est le suivant: les élèves doivent écrire des textes en Espagnol ou en Français, en prose ou en vers. Chaque établissement a le droit de présenter dix textes. Les élèves reçoivent ensuite l'ensemble des textes anonymés, écrits par les autres candidats et votent en attribuant des points. Le texte ayant obtenu le plus de points reçoit le premier prix.

Cette année encore, les 2nde Bachibac ont répondu présents et onze élèves ont accepté d'écrire. L'ensemble de la classe a ensuite lu les textes des autres candidats et a voté. Après une lecture attentive, l'exercice a donné lieu à de multiples débats et échanges pour l'attribution des points.

Il convient de préciser que, pour l'anniversaire des 80 ans de la Retirada, la concurrence était particulièrement rude. Les élèves ont dû choisir parmi plus de quatre-vingt-cinq textes. Dix-huit lycées de Perpignan, Marseille, Nantes, Givet, Limoux, Lézignan, Nîmes, d'Andorre et de Tarragone ont participé à ce concours.

Étaient présentes lors de la proclamation des résultats au Palais des Rois de Majorque de nombreuses personnalités, du Conseil Régional notamment, ainsi que Monsieur le Proviseur.

Le prix a été remis à notre heureuse lauréate, le 27 février, à Collioure, lors de la traditionnelle journée commémorative de la mort du poète.

Félicitations donc à Grace pour son magnifique texte et bravo aussi aux élèves de la classe qui se sont prêtés à l'exercice.

Mme E.Llati, professeure d'Espagnol, 2nde Bachibac.



Ci-dessus : Les élèves de 2nde 11 qui ont écrit.



Les élèves au Palais des Rois de Majorque le 14 février, jour des délibérations.



Grace, le 27 Février recevant son prix à Collioure.

Barcelone 21/01/1939

Tout commença avec la vue. Je me suis réveillé un jour et la fresque colorée sur mon mur me semblait avoir perdu l'éclat qu'elle avait eu la veille. Les émotions vives qu'exprimaient les différentes nuances s'étaient ternies jusqu'à n'être qu'un détail négligeable. Au début, j'y ai peu prêté attention ; *C'est juste mon imagination*, m'étais-je dit. Mais ça ne l'était pas. Et ça n'a fait qu'empirer. Un mois plus tard, ma vue était devenue si floue que l'on pouvait officiellement me considérer aveugle. Je n'avais pas saisi l'importance de pouvoir voir jusqu'à ce que je ne puisse plus le faire. C'était le début.

Les autres s'étaient si vite éteints que je ne l'ai réalisé que trop tard. C'est sans surprise que l'odorat et le goût m'avaient lâché en même temps. Je ne savourerai plus les épices dans les plats mexicains de ma mère, et ne sentirai plus l'air salé des matinées hivernales au bord de mer. Chaque bouchée sera ingérée par pure nécessité. Aucun jugement ne sera fait à propos des qualités et défauts de son goût. Je m'étais dit que j'allais juste devoir apprendre à vivre avec.

Ensuite, ça a été l'ouïe. Elle n'est pas partie d'un coup ; ça a été progressif. Elle a pris un peu plus de temps que la vue, et ça n'a fait que prolonger la douleur : Je ne jouerai plus jamais au piano, ni n'écouterai la radio, le volume à fond. Plus de chansons ni de mélodies. Plus rien. Le monde continuait de tourner sans moi, mais je recevais peu de ses nouvelles. Démuni et désorienté, je ne pouvais plus rien faire par moi-même ; la plupart du temps, je ne savais pas où je me trouvais, ni si quelqu'un d'autre était dans la pièce. Perdant le goût de la vie, j'avais souvent fait le choix de me réfugier dans mes propres pensées, ignorant le monde duquel j'étais si cruellement isolé. Mes proches restaient toujours à mes côtés. Incapables de communiquer avec moi par la parole, ils avaient patiemment traduit leurs mots en douces caresses, tendres baisés et fermes étreintes. Je leur étais reconnaissant de leurs efforts, mais je me sentais comme un fardeau qu'ils refusaient de lâcher. Cependant, ils ne m'ont jamais abandonné, même lors de mes pires journées, lors desquelles je frappais, et criais, et pleurais pendant des heures. L'unique chose à laquelle je pouvais penser était à quel point je voulais que tout se termine. Je priais qu'une divinité miséricordieuse mette fin à mon tourment. Ma vie n'était plus que souffrance. Souffrance pour moi ; souffrance pour tout le monde autour de moi. Mais aucun dieu n'eut pitié de moi. Et alors que ces idées noires m'envahissaient, mon corps devenait ma prison et mon cerveau, mon geôlier.

C'est tragique combien les choses paraissent insignifiantes jusqu'à ce qu'on les perde.

Lorsque je perds finalement mon sens du toucher, c'est comme si mon dernier souffle m'échappe. Je ne sens plus le lit. Ni la main que je tenais quand je me suis endormi. *Est-ce que je cris ? Est-ce que je pleure ? Est-ce que je respire, au moins ?* Je ne sais pas, et je ne le saurai plus jamais...

Maintenant complètement seul, j'erre, tel un fantôme, dans le vide de ma conscience embrumée, avec pour seule compagnie les constantes horreurs que

mon imagination me fournit.

Je n'ai aucune idée du temps qui passe ; le temps perd sa signification quand on est incapable de témoigner de ses effets.

Alors, j'attends la fin.

J'attends encore...

Cauchemar, après cauchemar, après cauchemar, après...

Londres Grace